

LES RUINES
DE
MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR
M. LEON BESSY.

(Suite.)
XXVIII.

ADELE A MANUEL.

Jeudi 12, 5 heures du matin.

Mon frère,

Je prends la plume, je ne sais trop pourquoi, et je m'adresse à toi, je ne sais non plus dans quel but. Vais-je par hasard t'écrire? Que puis-je te dire, quand nous venons de causer ensemble? J'aurais voulu ne pas te quitter si vite dans le jardin; mais il m'a semblé entendre du bruit, et je suis si craintive que je me suis mise à fuir. En ce moment même me voici toute tremblante; je ne sais si c'est parce que je t'écris. Dis-moi, n'est-il pas permis à une sœur d'écrire à son frère? Et l'on nous a toujours dit que nous étions frère et sœur. Cette réflexion même ne me tranquillise pas. Pense si je suis troublée: je viens de lire le peu que j'ai écrit jusqu'ici, et je m'aperçois que j'avais passé plusieurs mots. Je les mets entre les lignes. Si par hasard je n'avais pas relu, tu n'aurais pas compris ce que je voulais te dire.

J'ignore si ce que j'écris finira par faire une lettre; mais j'ai besoin d'écrire: si je ne m'entretiens avec toi, il me faudra converser avec moi-même, et me rendre compte de tout ce que je pense et de tout ce que je fais, dès lors que j'ai perdu la douce intimité qui nous unissait au moyen des dessins et des fleurs.

Je crois apercevoir d'ici la voiture qui t'emporte loin de nous. Pourquoi te sépara-tu de ta sœur? Mais voyez la sottise question! Je serai obligée de rayer cela, si je corrige ce brouillon. Tu ne peux passer toute ta vie à arroser le jardin et à regarder les nuages. Je voudrais pourtant savoir à quoi tu penses en ce moment. Je gage que tu ne penses à rien du tout. Quant à moi, malgré que j'en aie, il faut, hélas! que je pense à quelque chose.

Ce qui m'arrive est vraiment trop dur pour que je ne me plaigne pas. J'ai beaucoup de respect pour cet homme, et, si l'on veut, je l'honorerai et l'aimerai comme un second père. Mais me marier avec lui? Je ne sais comment Dieu a permis que mon père eût une pareille idée. Quel besoin a-t-on de me marier? Ne suis-je pas bien comme je suis? Ai-je ambitionné rien de plus? Leur ai-je jamais dit que je n'étais pas heureuse de vivre près d'eux, et de leur obéir en tout ce qu'il leur plairait de m'ordonner?

Jene sais ce que je donnerais pour que l'ange gardien de mon père, — car chacun de nous a son ange gardien, — lui parlât à l'oreille et lui demandât ce qu'il prétend faire, s'il ne sait pas que je serai malheureuse et qu'il me sacrifie? Je suis sûre que si l'on pouvait dire cela, il changerait d'avis à l'instant même.

Quand je pense que je suis si malheureuse, et que pourtant je me plains à peine, je t'en veux beaucoup, mon frère. Que sont tes chagrins en comparaison des miens? Pourquoi donc es-tu toujours si triste et si sauvage? Tu diras peut-être que l'on te marie malgré toi avec tes études. Mais tu peux les laisser là quand tu voudras, aujourd'hui comme demain. Quant à moi, la mort seule pourra me séparer de celui avec qui l'on me marie.

Et cependant, à en croire ma mère, je vais être la plus heureuse femme du monde. Elle le dit à ses voisines, à ses connaissances et à quiconque veut l'entendre, en sorte que mon bonheur est dans toutes les bouches. — Ah! c'est un parfait honnête homme. — Le bonheur vient nous chercher sans que nous l'ayons mérité. — Je manque d'expressions pour le louer. — C'est vraiment un potentat. — De cette manière elle me ferme la bouche, et m'ôte tout moyen de dire mon avis. Il est vrai que, quand même je pourrais parler, je ne le dirais pas davantage.

Je noircis le papier et n'écris que des sottises. Ne t'en étonne pas, car, depuis hier, j'ai la tête si lourde que je ne me connais plus moi-même. Toi qui en sais plus que moi, ne pourrais-tu pas me dire s'il existe une loi qui oblige à se marier? Ils agissent en cela comme si c'était la chose du monde la plus simple, et ceux à qui ils le disent n'ont pas l'air de s'en étonner. Grand Dieu! suis-je donc un ustensile de ménage pour qu'on me dise: Tu n'es pas bien ici, nous allons te mettre ailleurs? Et encore, je m'estimerai heureuse si l'on me traitait tout à fait ainsi, et si l'on me disait: Reste dans ce coin. J'y resterais et n'en sortirais pas. Mais ils me demandent davantage, car ils veulent que j'aime du fond du cœur un homme auquel ils me livrent pieds et poings liés, et ils me condamnent à vivre seule avec lui, séparée de tous ceux que j'ai jusqu'ici le plus tendrement aimés.

Pour le moment ils me séparent de toi pour qui j'ai toujours eu beaucoup d'affection. Ah! mon frère, peut-être est-ce l'amour que j'ai pour toi qui fait que je n'en puis aimer un autre; car tu l'auras sans doute remarqué, et je l'éprouve moi-même en ce moment: quand nous aimons excessivement une chose, toutes les autres nous deviennent à peu près indifférentes. Et maintenant plus que jamais, je m'aperçois que je t'aime extrêmement. Plusieurs de mes amis se sont séparés de leurs frères, et elles n'ont pas pour cela perdu leur gaieté; tandis que moi, je ne saurais penser à autre chose qu'à toi, quand je ne pense pas à mon malheur; et je t'assure que si tu ne m'avais pas promis de ne jamais attenter à tes jours, j'aurais pu mourir de chagrin. Pourquoi faut-il que je t'aime tant, mon frère, surtout quand tu as été si méchant envers moi? Ne te fâche pas, je te prie: ce qui est passé est passé. Cependant je t'avoue que, si mon mécontentement d'hier soir eût duré un peu plus, j'aurais fini par ne plus aimer personne. Mais bientôt j'ai vu que tu n'avais pas voulu m'offenser, et puisque j'avais eu la

folie d'aller te troubler dans tes méditations, il était naturel que tu voulusses toi-même me punir dans ce qui m'est le plus sensible. Mais il faut absolument que tu te corriges, car tu as parfois des caprices qui te feraient prendre pour un fou. Si je te dis cela, c'est que je t'aime beaucoup, et que je regretterais de ne pouvoir plus t'aimer. Et, en vérité, tu me paraissais à ce moment-là un être si détestable, que je n'ai pu comprendre pourquoi je ne te prenais pas en horreur.

Heureusement tu reviens aussi vite de tes erreurs que moi de mon mécontentement, ce qui prouve que tu as un excellent fonds, et ce qui fait que je t'aime encore plus. Ah! quels heureux jours n'avons-nous pas passés ensemble! et que ne pouvaient-ils durer toute la vie? Pourquoi faut-il que tu t'éloignes, et que moi aussi, j'abandonne cette maison, et ce jardin dans lequel j'ai passé avec toi des heures si délicieuses? Les papillons mourront maintenant voltiger à leur aise; ni toi ni moi ne les poursuivrons. Les chenilles ravageront nos plantes, et les fourmis acheveront de les détruire. Je n'ai plus pitié ni de la rose, ni même de la sensitive; mais, si elles doivent mourir, que leur mort soit prompte et qu'elles n'aient point à souffrir!

Quant à moi, mon frère, je ne désire pas la mort, car je sais que c'est un grand péché de la souhaiter; mais dis-moi si la vie qui m'attend peut m'être agréable?

En vérité, c'est moi qui suis folle. Je voulais t'écrire pour te donner du courage, et je ne te dis que des choses qui n'ont pas le sens commun. Je crains qu'il ne me suffise pas de rayer une ligne par-ci par-là, mais que je sois obligée de déchirer toute ma lettre. Le malheur est que j'ai assez de patience pour écrire, mais que je n'en ai pas du tout pour relire ce qui est écrit. Si ces feuilles finissent par arriver entre tes mains, ris tant que tu voudras; tu me feras ainsi le seul plaisir que je puisse maintenant éprouver.

Il y a des moments où il me semble que je devrais faire quelque effort pour sortir de la situation dans laquelle je me trouve. Alors je me promène, je fais deux ou trois tours dans le jardin, je vais et viens sans but précis; je me propose d'aller parler à mon père, et de lui dire franchement mon opinion. Mais que lui dirai-je? Et tout en pensant à ce que je dois lui dire, je ne dis ni ne fais rien.

D'autres fois, j'ose à peine te l'avouer, il me prend envie de sangloter, et je me sens le cœur si oppressé que j'ai besoin de me lever et d'ouvrir la bouche pour respirer à mon aise; et, de cette manière même, je ne puis entièrement me calmer. Croiras-tu que deux fois j'ai été obligée d'interrompre cette lettre, pour faire diversion à mon chagrin? En la lisant, tu riras des fautes que tu y trouveras. Ris à ton aise: je tâcherai d'en faire autant de mon côté. Oui, rions de tout. Aussi bien, les pleurs ne changeraient rien à notre destinée. Que tu eusses ri ou pleuré, tu n'en serais pas moins parti. Moi aussi, de façon ou d'autre, on ne m'en mariera pas moins. Mais quel rire, ô mon frère? Où est donc mon bon rire d'autrefois? Où est donc le rire joyeux qui s'emparait de moi, quand je t'avais joué le meilleur tour que je pusse imaginer? Mon rire d'aujourd'hui me tue: je ne puis plus rire!

Se peut-il qu'en si peu de temps mon sort ait tellement changé, que je ne me reconnaisse plus? Qu'y a-t-il donc en moi qui n'est plus d'accord avec moi-même? Je crois que je vais tomber malade. Pourquoi pas? Ce serait un bien pour moi. Je voudrais devenir laide, horrible, pour que personne ne fût tenté de se marier avec moi. Oh! comme tout le monde me fuirait! Eh bien! que l'on se figure que je suis telle, et qu'on me laisse tranquille. Mais alors, toi aussi tu dédaignerais ta sœur, et tout serait perdu pour moi.

ADELE.

XXIX.

ADELE A MANUEL.

Jeudi 12, 11 heures du matin.

Mon frère,

Il vient de m'arriver des choses extraordinaires: aide-moi à me les expliquer. Comme tu le sais très bien, mon père parle à peine. Ce matin il a été non-seulement silencieux, mais sombre. Pendant le déjeuner, j'osais à peine le regarder en face, mais il m'a semblé qu'il me regardait à chaque instant, et j'ai dû rougir beaucoup. J'aurais voulu que son bon ange lui inspirât quelque chose en ma faveur, ou que mon bon ange et le sien s'entendissent pour empêcher que je sois malheureuse. Cependant mon père ne m'adressa pas une parole.

Peu après est arrivé "mon gendre," comme dit ma mère. Je l'ai salué du mieux que j'ai pu, et j'ai recommencé à causer avec toi. Ma mère est restée avec "son gendre" dans la salle à manger, tandis que mon père allait et venait dans la maison, l'air toujours soucieux et mécontent.

Mais voici le plus intéressant de l'histoire. Ton oncle Narcisse est arrivé tout à l'heure. Tu sais qu'il ne vient que très-rarement nous voir, quoiqu'il nous aime tous beaucoup: ce qui fait que ma mère lui dit que ses visites sont des visites de médecin, parce qu'il les fait courtes et toujours debout. Aujourd'hui, rien de pareil. Il a fait une longue visite, non pas debout, mais assis, ou se promenant dans tous les sens. D'abord il est resté à causer très-vivement dans le jardin avec mon père; puis ils se sont rendus dans la chambre de celui-ci; et enfin, comme j'entendais de nouveau des pas dans le jardin et que je croyais qu'il s'en allait, je l'ai vu tout à coup entrer dans ma chambre.

J'étais en train de t'écrire, et je fus un peu embarrassée. Ton oncle me dit que mon père voulait me parler, et avec l'amabilité que nous lui connaissons tous, il me conseilla de répondre le plus franchement possible à toutes les questions qui me seraient adressées. Je passai aussitôt avec lui dans la chambre de mon père. Celui-ci se promenait tête baissée, sans s'appuyer, comme d'ordinaire, sur sa canne. Il eut l'air de ne pas nous voir entrer; du moins il ne nous regarda pas, et il continua sa marche compassée.

Le beau de l'affaire fut que l'oncle Narcisse se mit aussi

à faire sa promenade dans la chambre, en sorte que, quand l'un se trouvait à un bout, l'autre était à l'autre; et moi, je restais au milieu, immobile et sans oser les regarder. Je commençais à me fatiguer, d'autant plus qu'ils ne disaient mot, quand mon père sans s'arrêter ni se retourner, me dit:

— Sais-tu, Adèle, qu'il y a quelqu'un qui croit que tu vas te marier contre ton gré?

Je ne sus que répondre, parce que la question était indirecte. Mais si j'eusse ouvert la bouche, je n'aurais certainement trouvé autre chose à leur dire, sinon "qu'ils avaient deviné juste."

Alors ton oncle maternel s'arrêta en face de moi, et me dit:

— Ne t'étonne pas de la demande de ton père, Adèle. Pour moi, comme ami de la famille et parce que je t'aime beaucoup, je ne serai pas tranquille si je n'entends de ta bouche que le mariage qu'on te propose est entièrement de ton goût.

Ils continuèrent tous deux leur promenade, et je restai au milieu comme auparavant, sans oser rien dire.

Enfin, ton oncle s'arrêta de nouveau, et me dit en me regardant:

— Eh bien, Adèle, qu'as-tu à répondre à ma demande?

Alors mon père, sans s'arrêter ni me regarder, ajouta:

— Allons, parle franchement, ma fille.

— Moi, répondis-je, je suis toujours contente de faire ce qui plaît à mes parents.

— Bien parlé, dit mon père.

— Tu as grandement raison, continua ton oncle, car l'amour que nous portent nos parents doit être payé par un autre amour, et il est juste de récompenser par d'autres sacrifices les sacrifices qu'ils ont faits pour nous. Es-tu de cet avis?

— Certainement, répondis-je.

Mon père garda le silence.

— Ainsi, continua ton oncle, quand même ce serait pour toi le plus grand des sacrifices de te marier, tu le ferais avec plaisir, si tu pensais que par là tu te rends agréable à ton père?

— C'est vrai, répondis-je.

Mon père commença à s'appuyer sur sa canne, comme s'il eût voulu s'en servir pour marquer le mouvement cadencé de sa marche.

Quant à moi, je restais là, plus sotte que jamais. Croiras-tu que ton oncle, vieux et cassé comme il est, m'apparut alors comme l'ange gardien dont j'avais invoqué le secours? Je passai assez longtemps à le regarder, et je me disais que de ma vie je n'avais rien vu de si beau. Il me posait ses questions de telle sorte que je pouvais répondre sans me compromettre, et il me semblait vraiment que tout cela devait suffire pour que mon père comprît ce qu'il avait à faire à mon égard.

Cependant, la conversation ne s'arrêta pas là. Ton oncle s'assit très-tranquillement, et me dit en me couvrant d'un regard protecteur:

— Tu es une excellente fille, Adèle, car tu veux faire ton devoir. Ton sacrifice, si tu l'accomplis, peut être agréable à Dieu, et tu seras, je n'en doute pas, aussi bonne épouse que tu es bonne fille. Mais, dans le mariage, il y a une chose que Dieu exige; c'est que le cœur de l'épouse appartienne à son époux. Maintenant je te demande ceci: Peux-tu donner ton cœur à ton mari?

Cette question, mon frère, m'a toute déconcertée. Je n'ai pu faire autre chose que de porter mon tablier à mes yeux, et j'ai répondu, en pleurant et en sanglotant, que je donnerais mon cœur à qui mon père m'ordonnerait de le donner.

— C'est assez, Adèle, dit alors ton oncle; tu peux te retirer.

Je sortis de la chambre, et me voici de nouveau à t'écrire.

Je suis restée un bon quart d'heure sans pouvoir prendre la plume. Si ce que ton oncle a dit est vrai, — et cela doit être vrai puisqu'il le dit, — je me trouve dans un embarras dont il m'est impossible de sortir. En effet, en me mariant, il me faudrait donner mon cœur en même temps que ma main. Mais si cela n'est pas en mon pouvoir? si, malgré tous mes efforts, je ne réussis pas à vaincre la répugnance que j'ai à me marier, que dois-je faire? Je donnerai ma main, si l'on veut, et je dirai oui à tout; mais le moyen de commander à mon cœur, et de le forcer à aimer quelqu'un malgré lui? Inutile d'y penser. J'aurai beau dire oui, mon cœur dira toujours non, et ce sera une affaire faite; car il est passablement entêté, ce cœur-là. Hier encore, j'ai bien vu que je ne pouvais rien contre lui. Je m'étais fermement proposée de ne pas te pardonner ta folie, et il s'est obstiné à vouloir que je l'oublie. Après une assez longue lutte, j'ai été obligée d'en passer par où il voulait, car je commençais à avoir la fièvre.

Et si le précepte est tel que le dit ton oncle, il n'y a pas de milieu: ou l'on ne me mariera pas, ou ma soumission s'en ira d'un côté, et mon cœur de l'autre.

Maintenant, dis-moi si tu comprends ce que signifie la scène que je t'ai racontée: je puis t'assurer que, dans mon récit, je n'ai pas retranché ni ajouté une syllabe de l'entretien. Ce que j'ai cru entrevoir, c'est que mon père avait une opinion, et ton oncle une autre, et qu'ils voulaient savoir laquelle était la mieux fondée. Tu as vu combien j'ai peu réussi à leur exprimer la mienne; car, au moment où j'avais le plus besoin de courage, je n'ai pu retenir mes larmes. Il est donc probable qu'ils seront restés dans leur incertitude. Cependant, la conférence dure encore. Peut-être me rappelleront-ils. S'ils le font, oh! pour sûr, je leur dis parole d'Évangile: ils peuvent disposer de moi, mais non pas de mon cœur.

Je dois ajouter ceci: j'aime extrêmement mon père, et pourtant, quand je le vois si sérieux et si sombre, il me fait peur; en sorte que, si je me trouve seule avec lui, je n'oserais pas dire un mot, ni même, je crois, verser une larme. Mais si ton oncle est avec lui, ce sera autre chose, et j'aurai du courage, car sa bonté m'inspire tant de confiance que je dirai sans peine tout ce que je pense.

En ce moment même il sort de la chambre de mon